

TRISTAN GARCIA

# ÂMES

Histoire de la souffrance

I

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LA MEILLEURE PART DES HOMMES, roman, « Folio » n° 5002, 2008.  
MÉMOIRES DE LA JUNGLE, roman, « Folio » n° 5306, 2010.  
EN L'ABSENCE DE CLASSEMENT FINAL, nouvelles, 2012.  
LE SAUT DE MALMÖ ET AUTRES NOUVELLES, « Folio 2 € » n° 5722, 2014.  
FABER, roman, « Folio » n° 5913, 2013.  
7, romans, « Folio » n° 6331, 2015.

### *Aux Éditions Denoël*

- LES CORDELETTES DE BROWSER, roman, « Folio » n° 5693, 2012.

### *Aux Éditions Autrement*

- LA VIE INTENSE. Une obsession moderne, 2016.

### *Chez d'autres éditeurs*

- L'IMAGE, essai, Atlande, 2007.  
NOUS, ANIMAUX ET HUMAINS, essai, Bourin Éditeur, 2011.  
FORME ET OBJET. UN TRAITÉ DES CHOSES, essai, Presses universitaires de France, coll. « Métaphysiques », 2011.  
SIX FEET UNDER. NOS VIES SANS DESTIN, essai, Presses universitaires de France, 2012.  
NOUS, Grasset, 2016 (« Le Livre de poche. Biblio Essais » n° 34904).  
KALÉIDOSCOPE, I. Images et idées, recueil d'articles, Léo Scheer, 2019.

ÂMES



TRISTAN GARCIA

# Â M E S

Histoire de la souffrance

I

roman

*nrf*

GALLIMARD



*À Agnès, mon âme*

*Pour notre enfant*



CHAPITRE 1

*Quelque part, il y a 2 milliards d'années*

CHAPITRE 2

*Quelque part sous la mer, il y a 530 millions d'années*

CHAPITRE 3

*Quelque part sur la terre, il y a 160 millions d'années*

CHAPITRE 4

*Quelque part en Europe, – 39000*

CHAPITRE 5

*Mésopotamie, – 2950*

CHAPITRE 6

*Méditerranée, – 1251*

CHAPITRE 7

*Wu, – 479*

CHAPITRE 8

*Galilée, 33*

CHAPITRE 9

*Gupta, 336*

CHAPITRE 10

*Wa, 587*

CHAPITRE 11

*Ngaatjatjarra, 869*



# Chapitre 1

## NAISSANCE DE LA SOUFFRANCE

*Quelque part, il y a 2 milliards d'années*



Ça n'a jamais vraiment commencé.

Il n'y a pas eu de fulgurance, misérable ou grandiose.

Depuis son explosion, la matière entière avait dormi l'œil fermé, d'un sommeil agité et inconscient ; rien n'assistait aux péripéties de la chaleur et de l'énergie, le monde n'était pas mort, il n'était pas vivant.

Il n'y avait pas de témoin, pas de miracle, rien de mieux que des causes et des effets ; peut-être qu'aucune loi ne les enchaînait. Tout était toujours différent. Le temps seul retenait ce qui s'était passé, conservait l'avant dans l'après et empêchait l'univers d'être instantané à chaque instant. Pour le reste, l'espace était déchaîné. Ce qui se trouvait anéanti ici restait ignoré là-bas : aucune solidarité. Toutes choses déchirées, liquéfiées, sublimées ou s'enflammant, l'univers variait. La nature n'existait pas, seulement des masses locales qui obéissaient à des principes différents, et à chaque échelle de la matière un royaume indépendant.

À la périphérie d'une lumière qui avait commencé à brûler, il se forma une chose grossièrement sphérique, agglomérat de roches entrées en collision et de poussière tournoyante, qu'auréolait une fine couronne de gaz turbulent, comme une boule

de souffle : dans le monde à la fois sourd et muet depuis son explosion était apparu un trou d'air, et ce trou c'était la Terre.

À la surface de la planète allaient et venaient du vent, de la couleur et du bruit, qui s'évanouissaient dans l'oubli. Rien ne respirait l'atmosphère de nitrate et d'oxyde de carbone, nul ne voyait les rayons filtrés par les épaisses volutes de fumée, personne n'entendait craquer de froid la croûte basaltique de lave figée dans le feu de l'action, entaillée de crevasses où prospéraient les congères de glace sèche. Du fond des océans alcalins à la cime des montagnes baignées de nuées acides, un nouvel élément volage a longtemps trémulé avant de se stabiliser et de devenir l'eau, l'eau de la pluie qui s'écrasait par gouttes lourdes comme les pierres, ruisselait, gonflait le fleuve et les mers qui pesaient contre la terre fracturée. À la fin des grands bombardements cométaires, tout a refroidi. De temps en temps, les parties solides de l'enveloppe, que le bouillon du magma forçait à s'écarter par un côté et à s'affronter par l'autre, tremblaient encore sous l'orage, et un séisme agitait les étendues marines.

Dans l'océan, un milliard d'autres commencements se sont produits. Rien n'en est resté sauf ceci, qui a persisté un moment, s'est reproduit et a gagné en intensité : la vie, simple fracas régional dans le chaos général.

Vague cacophonie chimique de ce qui grouillait translucide parmi les couches liquides, avant d'être scindé, décomposé puis recomposé, ça a proliféré par embranchements, sans hasard ni logique d'ensemble, mais de proche en proche. Spectacle sans auteur, sans partition ni spectateur, la vie n'a été qu'un chahut de la nature terrestre.

C'était remuant, et ça ne souffrait pas.

Aucun instant décisif n'a coupé le temps en deux, rien n'a fait basculer le monde d'un état d'insensibilité absolue au frémississement de la toute première sensation. La douleur n'a pas surgi de l'absence de douleur, soudaine, brève et violente, à la façon dont la foudre frappe : personne n'a souffert le premier.

De la mécanique du vivant a plutôt émané un bruit de fond, tel un bourdonnement, et du bourdonnement a émergé une ligne mélodique audible à elle-même : la sensibilité.

Peu à peu, dans la brume béate du sensible, quelques cellules ont accentué la différence entre leur concert de vie enzymatique et la surdité du monde environnant. À mesure que de l'énergie et de l'information s'échangeaient entre dehors et dedans, le frêle cloisonnement qui permettait de distinguer les deux camps s'est renforcé ; contre le monde, ça a commencé à être soi.

Au sein de quelques éponges, par vagues ionisées, des ondes de calcium ont diffusé leur message dans le brouhaha chimique ; à la façon dont les ridules se propagent dans l'eau agitée, les signaux confus ont progressé puis, comme le ressac après avoir heurté un obstacle, ils sont revenus au cœur de ces formes fragiles, spongieuses, et le soi s'est contracté : ça a réagi.

La vie a bâti un pont chimique sur l'abîme de la matière : petit à petit, le pont est devenu un barrage, opposant une résistance au flot des causes et des effets. Il s'est formé un arc réflexe, qui s'est enflammé ; cet arc de feu, c'était l'arc nerveux.

Un incendie intérieur s'est propagé dans la sensibilité engourdie. Mais rien n'était assez soi-même pour pouvoir l'éprouver. En vain, durant des milliers d'années, la souffrance a appelé.

Et puis quelque chose a répondu.



*Ça devient un ver*



## Chapitre 2

### LE VER

*Quelque part sous la mer,  
il y a 530 millions d'années*



Quelque chose va.

Le courant lourd, lent, sourd des fonds marins le contrarie et le contraint, sans déformer la silhouette diaphane de son corps ovale et plat, qui ressemble à une gouttelette oblongue de moins d'un centimètre d'envergure, qui refuserait avec obstination de se dissoudre dans l'immense océan. Moelleuse mais tenace, la chose résiste à toutes les forces qui l'emportent, la compriment et la font dériver au gré des rivières sous-marines.

La chose flasque et résistante à la fois vit du mouvement vague des mers, varie mollement suivant la pression, le froid, le chaud et la densité du milieu.

Soudain le sol tremble, l'eau frémit, mais la chose tient et se redresse.

C'est un ver incolore, un ver plat qui dérive depuis quelques heures et qui effleure de l'extrémité de ses cils ventraux, au hasard des montées et des descentes, le sol noir sous la mer aveugle. Dans la confusion d'une nuée microbienne, le ver a déjà frôlé une éponge, les épines ou la sclérite d'un mollusque. Seul au-dessus des algues vertes et des coraux, à bonne distance d'autres formes de vie, il ouvre le chas de sa bouche et laisse s'engouffrer quelques particules de plancton dans l'impasse

calfeutrée de son intestin. Ce qui y pénètre n'en sortira pas. Dénudé d'anus, le ver va de l'avant à l'aveuglette. Au milieu marin opaque, il oppose son corps transparent qui se tient droit, avale et n'évacue rien, assimilant les aliments grâce à son seul boyau. Il ne chie jamais, il absorbe. Parfois il frissonne. Quelque chose de fort le parcourt, plusieurs dizaines de cellules sensibles sur son dos devinent du changement. Autour du gouffre étroit de sa bouche une série de flagelles tressaute, avant que la sensation ne le galvanise : l'électricité le traverse de bas en haut. Le filament qui vibre à la façon d'un feu follet l'agite et donne l'impression qu'il y a quelqu'un — à qui ? à lui seul.

Avec faiblesse et irrégularité, il se sent exister.

De nouveau, la terre tonne et tremble : le ver flageole.

Le cul oblate et la tête en pointe, il se laisse porter, flotte, stoppe et se redresse. Il sait le haut du bas. Quand le milieu ondoyant le fait tourbillonner, le ver pointe dans la direction que lui indique une perle amyloplaste, ce minuscule statolithe qui remue au creux de son ventre dans un sac tapissé de poils innervés. Dès que l'animal accélère et perd le sens de l'orientation, la bille pèse à l'intérieur du sac, incurve quelques fibres auxquelles elle indique le sens de la gravité et qui transmettent l'information à la tête de l'organisme. Dans une amorce de cerveau, un bubon nerveux où se nouent toutes les ficelles sensibles, le ver se repère. Le bas, c'est là où il sent ; le haut, là où il sait.

Le ver sans cul a son orient.

Entre le néant plein d'en bas et le néant vide d'en haut, tout ce qui existe pour lui c'est de l'eau. C'est de l'eau aux mille manières, au fond de laquelle il descend, s'aplatit et s'étend. Cilié à la surface du ventre, le ver se dirige dans un monde vif, stimulé sans cesse par un océan d'oscillations : à peine un cil vibre-t-il que son organisme entier devient solidaire de la vibration. Il éprouve l'impression fulgurante de l'unité. Il devient l'auteur, la scène et l'acteur d'un petit univers résistant

qui échappe à l'univers, un théâtre autonome de sensations qui l'électrissent et le gouvernent : le ver est dans le monde, mais le monde est dans le ver.

La chose se sent infinie. Mille modulations du chant thermique, la mélodie de la pression sous-marine, le staccato frénétique de la salinité, le trouble, le glauque et la clarté jouent sur la corde de ses nerfs une musique qui chatoie. Et l'agrément de la ronde infinie, irrégulière, des variations de l'environnement lui suffit. Mou, doux et ferme à la fois, le ver va, doué d'une sensibilité infime.

Mais il suffit de sentir un peu pour croire qu'on sent complètement.

S'il se trouve averti que quelque chose s'oppose à lui, il se ressaisit et se contracte. La fois suivante, il se détournera de cette région où un corps adverse l'a contrarié dans sa danse. La douleur le prévient : la douleur sait. La chose nage, évite les obstacles urticants, crochus ou brûlants que ses cellules nerveuses lui signalent.

Minuscule impasse de la matière, maigre cloaque où brûle l'incendie de ses premières sensations, animé par une symphonie encore aphone, le ver éprouve une inquiétude primordiale. Il n'est pas seul. Tout autour de lui de la masse stagne ou rôde, et ça le menace. Cette masse, c'est le monde. Dans l'entrelacs nerveux qui lui sert de tête, il le pressent à peine : rien ne conspire contre lui et il n'y a pas d'ennemi. Tout ce qui se trame tout autour, ce sont des enchaînements physiques, des réactions chimiques qui rassemblent et qui désassemblent, qui construisent et qui détruisent en toute innocence. La masse universelle des corps néglige l'existence du ver, et à tout moment elle peut le crever et l'anéantir sans même le savoir.

Ni mal ni fatalité, quel est le malheur originel ? Que la sensation se trouve toujours prisonnière d'une partie trop fragile du tout.

Tu es bien peu de chose.

Petit paquet têtue d'expérience qui traverse son environnement indifférent, le ver se trouve à la merci du moindre événement contraire.

Encore une fois l'eau gronde, tremble et résonne. Près d'une faille volcanique qui entaille l'écorce de la planète, l'effondrement d'un palier sous-marin, sous le choc sismique, provoque un éboulis. Commence un lent ballet chaotique et brumeux, au rythme des spasmes étouffés de la Terre, et s'ensuit une cascade poussiéreuse de hasards qui charrient des rocs granitiques de toutes sortes, amortis par les flots, dont s'éloignent après le premier choc quelques fragments de roche acérés. Un instant, ils demeurent en suspension dans les profondeurs obscures et mornes. Puis un petit éclat de granit parmi d'autres, aiguisé et sans raison, tranche la chose fragile au gré de sa dérive. Dans l'univers, ce n'est presque rien. Dans le ver, c'est la fin de tout.

La déchirure viole l'illusion dont ses nerfs l'enivraient.

Lentement, comme si toute la nature muette hurlait à travers lui, la souffrance devient stridente dans l'espace confiné du ver. D'abord entaillé à la surface de ses chairs, le ver sent le tissu musculaire crevé qui se répand en désordre, le méat qui se vide, qui dégorge le produit de sa digestion inachevée, et finalement les couches tissulaires laminées qui perdent toute leur tenue. Il est foudroyé par la dernière des douleurs. C'est la plus inutile, quand la destruction devient inéluctable mais qu'elle n'a pas encore eu lieu ; il n'y a plus rien à faire. Durant moins d'un centième de seconde, il endure une éternité d'horreur. Les cils hérissés, le voilà transpercé par un influx si fort qu'il le fait sentir plus vif que jamais au moment précis où il entre dans la mort. Seul témoin de son propre gâchis, le ver foudroyé se raidit. Coupé net en deux, il sent le haut qui fait défaut au bas, la tête qui manque à son cul.

Auparavant il y avait un ver, à présent il n'y en a pas tout à fait deux. Bientôt il n'y en aura plus du tout. Tu es détruit, tout

est fini : la bouche ultrasensible couronnée de cils souples et élégants, l'unique organe qui t'ouvrait au vaste monde — cette bouche n'a plus de forme. La dentelle de ton épiderme lacérée, l'ordre harmonieux des milliers de cellules qui travaillaient à te fabriquer une vie, ce peu de vie qui était pour elle-même infinie, la disposition symétrique de ta silhouette larvaire, cette pelote de nerfs qui te servait d'esprit : oubliées, déjà. Quelque part loin de toi gît une autre partie de toi. L'intestin est béant ; bouche, ventre et tête ne communiqueront plus jamais.

Le ver n'est plus, tout est séparé.



*Une moitié devient le prédateur*

*Une moitié devient la proie*



## Chapitre 3

### JURAMAIA

*Quelque part sur la terre,  
il y a 160 millions d'années*

*C'est une mammifère.*



L'autre bouge dans sa bouche. Puis, à mesure qu'elle l'avale, elle sent la petite masse de vie paniquée du lombric s'avouer vaincue, gigoter à l'intérieur de sa gorge encore enflammée par la faim. Enfin, écrasée par la rangée antérieure de ses dents hérissées comme autant d'éclats de roche irréguliers le long de sa mandibule, la chose à l'agonie, presque inerte, devient de la bouillie morte qui nourrit en elle la vie. Elle mord, elle mâche, elle mastique aux aguets et cesse un court instant d'avancer à couvert le long de la branche, du bras souple mais solide de l'arbre qui soutient le monde. À peine a-t-elle profité du sentiment fugace d'être rassasiée qu'elle se rétracte, inquiète, et guette l'ennemi. Le gros de son corps épouse la tige de la feuille lobée, grignotée aux entournures, à l'embranchement de laquelle elle se tient le dos rond — et sa queue tendue, fine et pointue, la multiplie par deux.

Peu rassurée par la pénombre forestière du monde humide qui l'enveloppe — un rien l'humilie, tout ou presque lui paraît plus grand qu'elle —, elle frétille du museau, et la barbiche de longs poils blancs clairsemés le long de sa mâchoire frémit, comme clignent les cils devant les yeux : la voilà prévenue du danger.

Il rôde quelque chose de grand.

Dans la forêt où naissent et s'élèvent toutes choses, à la hauteur des premières branches épaisses, noueuses, des arbres qui sont les piliers renversés du sol, qui le poussent et le repoussent, elle ne connaît jamais le repos. Ni brève ni longue, l'existence est inquiète et violente, parce qu'il n'existe pour l'animal rien de définitif, si ce n'est la mort. Tout juste née, déjà elle tremblait, elle chassait et elle était chassée. Chaque fois que la faim a été calmée par la nourriture, elle s'est endormie et la faim l'a réveillée.

Le bruit signifie une menace, le silence aussi, peut-être pire encore.

Dès qu'elle n'entend plus le long des cils et des poils la circulation symphonique des sons de la forêt, à la distance d'une bonne course alentour dans toutes les directions de l'espace, qui lui permettent de se situer parmi les rets infiniment fins du mouvement de tous les êtres, des vers dorés et des feuilles rougies, des arbres et de l'ennemi, elle s'arrête. Palpitant dans la cage osseuse de son long corps soyeux, elle entend trembler le cœur gonflé de sang qui pompe la vigueur de la joie et de la paix qui ne durent jamais. Il diffuse la semence de la peur dans chacun de ses membres. Il actionne la machinerie dont elle est à la fois le geôlier, la geôle et le prisonnier : le cliquetis sanguin, musculaire et nerveux de l'éternelle inquiétude. La respiration sifflante, elle tremble sur ses quatre pattes qui faiblissent, se crispent contre le rameau souple de la base solide du monde : l'arbre. C'est l'arbre qui, avec la voix grave du vent, lui psalmodie l'alerte. La musique du danger semble modulée par l'écorce moussue et flûtée qu'un animal furtif vient de frôler, et dont il a occulté au passage une cavité grave qui lui sert parfois de maison. Oui, l'ennemi est bien là. Embusqué derrière le corps du monde, il approche de l'embouchure de la branche gris cendre, puis l'attend patiemment. Agrippée au rameau où sont sertis bourgeons, tiges et branchettes, qui

vibre sous le poids de son corps tendu, elle tressaille, prise au piège du pied ramifié, buissonneux, qui ne mène nulle part. Elle se sent abandonnée par le regard du ciel. L'œil de la lumière rayonnante faiblit, lui qui réchauffait son pelage mordoré et qui la rassurait toutes les fois qu'elle craignait le vide, le néant, l'obscurité qui précèdent le sommeil. Elle s'est montrée téméraire. Portée par le midi et enivrée par une chaleur intérieure, par le désir de partir fureter plus loin que son habitude, la voilà descendue trop bas dans l'univers. Au-dessus d'elle, la lumière de la futaie fuit à peine par la claie refermée des brassées de feuilles qui dessinent un plafond de pénombre uniforme. La branche inférieure plonge dans les ténèbres. Par-delà le nœud épais des voies de circulation où elle a erré aujourd'hui, autour du tronc subéreux, l'étage où elle est née, où elle dort et se nourrit, semble aussi loin d'elle que le ciel lui-même ; c'est l'infini qui la sépare de l'infini.

Un sifflement pathétique s'évanouit de sa gueule dans l'ombre interrompue par quelques rares bandes du feu lointain qui émane encore du grand œil lumineux, par-dessus les plus hauts des grands arbres. Afin d'affronter la force ennemie, elle fait mine de grogner, courageuse. Qu'il se montre donc.

Lorsqu'il lui apparaît enfin, vaguement visible à l'œil céleste, il progresse avec beaucoup de précaution entre les ramilles fourchues, le long de la branche basse et trapue où elle l'attend. Grand comme une seule feuille de l'arbre, de la couleur des écorces gris-vert, plein et parfait, le museau allongé, c'est un semblable ! Il vient à sa rencontre, chassé par l'œil qui regarde jusque tout en bas, dans les enfers du sol, à travers la voûte émeraude de l'après-midi qui tarde. Deux fois plus large et plus long qu'elle, son semblable avance assuré, en équilibre sur la crête étroite des fissures du liège, à l'orée de la ramée sur laquelle elle se tient. Il l'a vue, il la voit, que voit-il vraiment ? Il la sent désormais comme elle le sent. Son pelage dorsal révèle de fiers reflets d'amarante. Au-dessus de ses deux

yeux noirs, qui brillent aussi fort que le regard solaire du ciel, elle aperçoit une violente cicatrice et le duvet ras de la jeunesse perdue, qui lui donne le front haut. Il lui semble instantanément qu'il est la deuxième moitié de quelque chose de brisé en elle, qu'elle a laissé échapper ou qu'elle n'a jamais connu.

La réconciliation l'enivre de joie.

Dans le plaisir de se frotter au semblable, dans la caresse consentie, il y a l'excitation du pelage, de la peau, des nerfs et du cerveau à entrer en contact avec — de l'autre côté de soi — un pelage, une peau, des nerfs, un cerveau presque symétriques. Chacun devient l'hémisphère d'un monde complet. Comprimés l'un contre l'autre, les deux corps qui vivent et qui palpitent, les organismes dont le sang ardent réchauffe la peau, dont les poumons fougueux font monter et descendre la structure rigide des os, dont les poils rétractiles se hérissent, enracinés dans l'épiderme fourbi de mille fibres nerveuses, s'enveloppent, se rassurent et remplacent la matière indifférente par la chair qui sait comprendre la chair. Elle a peur, cependant, de la fusion brève et soudaine ; elle tremble lorsqu'il cesse de l'entourer et de la comprendre pour la prendre et pour la pénétrer. Un cri de surprise lui échappe — elle le savait pourtant, elle le sentait —, mais elle demeure silencieuse pendant que le semblable, qui est si différent d'elle, qui est plus fort et plus pressant, l'ouvre et cherche à tâtons sa profondeur la plus intime : toute son unité est perdue, elle a mal, il met du temps, elle regarde droit devant elle, les cils battent la chamade par-dessus le globe obscurci de ses yeux, elle s'agrippe en dernière extrémité au branchage épais et strié qui plonge dans les feuillages violacés, tandis que l'autre enfonce en elle quelque chose qu'elle reconnaît sans le connaître, et qui lui coupe la respiration avec brutalité. Haletante, le museau qui frissonne, les oreilles qui se dressent frénétiquement, elle voudrait se retourner sur-le-champ pour partager avec lui le moment d'infini — qui n'a pas eu lieu, tout juste entrevu. Lorsqu'elle se redresse et cherche en reniflant le

long de la branche tourmentée jusqu'au tronc rassurant, il n'est déjà plus là. Elle se sent à la fois lourde et éventrée, traîne sa panse sur ses pattes arrière cambrées, ankylosées, et guette l'œil immense et blanc au-delà de la forêt aveugle, en vain : rien ne la regarde, la voilà seule.

La nuit tombe. Blottie et laissée à l'abandon contre le tronc crevassé du monde, elle geint, affalée sur le flanc. Après l'irruption qui l'avait à la fois emplie et vidée, elle se sent incapable de reprendre avec le même allant le chemin en spirale des branches, des branchages, des rameaux et des ramilles, sous la coupole vert glauque de l'univers connu. Elle a vieilli d'une moitié de vie le temps d'à peine quelques variations de la lumière. La température a baissé. Il fait frais comme avant la venue du froid, et elle sait qu'elle a elle-même changé parce qu'elle est devenue capable de percevoir le changement du temps, qui lui fait tout éprouver par avance au passé.

Au-dedans d'elle travaillaient à la fois la vie du ver qu'elle avait chassé, éventré, tué et mangé, et la vie nouvelle que son semblable avait introduite, qui naîtrait et qui vivrait après elle. La chose précédente l'avait nourrie, et elle nourrissait la suivante.

Elle lécha l'extrémité de ses pattes griffues. À mesure qu'elle se lavait, sa jeunesse s'en alla dans l'air. À l'odeur de la peau rose et légèrement ridée, elle reconnut le parfum oublié de sa propre mère.

Petit à petit se dénouaient au creux de son ventre le passé et l'avenir, le meurtre de la proie et l'ensemencement par le semblable. La chose de demain fit brûler le brasier de son appétit, plus impérieux qu'auparavant. Alors que le froid remontait du sol vers le ciel, l'angoisse et la faim dégringolaient de la gorge sèche au fond des tripes humides ; il fallait qu'elle mange. Acculée à telle extrémité, elle s'aventura un étage plus bas, où les insectes cornus le soir venu rejoignaient les enfers.

Déboussolée après avoir perdu l'innocence de la pre-

mière moitié de la vie, elle fureta, fébrile, le long de l'escalier astringent et raboteux qui couronnait la jambe de son monde, suivant une ligne parmi d'autres sur l'écorce aux champignons noirs à demi rongés. Rien ne la rassasiait : elle voulait de la viande. Encore méfiante elle reniflait, en équilibre à la tombée du soir, et tâtonnait du bout des pattes avant lorsque, chassée par le besoin dans les ombres glacées du sous-bois, elle crut que l'œil étincelant de la lune lui était adressé. Elle se sentit exister. Puis, à la lumière brusque, elle aperçut quelque chose.

Petit être haut perché, elle éprouva avec une brièveté qui valait toute la durée de sa vie un sentiment absolu, qui chassa toute inquiétude. Elle regardait quelque chose, mais elle voyait le tout.

Émerveillée, elle s'immobilisa.

C'était la fin par avance qu'elle découvrait au-delà du monde, c'était la logique de la chaîne dont elle représentait un anneau minuscule, plus proche de l'origine que du terme, qui se déployait partie par partie, et pourtant d'un seul tenant. Tout émergeait avec simplicité : elle ne pouvait ni le voir, ni l'entendre, ni le toucher, mais l'ensemble lui apparaissait dénué de laideur et de beauté, de tristesse et de joie. Sur le fond du néant, elle voyait le monde comme si c'était son enfant.

Ensuite le néant fit du bruit.

C'était l'ennemi.

À cause de quelques secondes de distraction durant l'illumination sélène, l'obscurité avait profité de son égarement pour souffler sur la lune et reprendre l'ascendant. Tout avait été déséquilibré par la nuit froide. Elle manqua de chuter dans la mort du sol, où l'ennemi était énorme. Elle voulut fuir. Grise d'angoisse, le cœur gonflé et enflant jusqu'aux barrières de la cage thoracique, elle sentit son corps fini, la toute petite partie qu'elle incarnait de l'enchaînement complet dont elle avait déjà oublié la vision sous le coup de la panique. L'ennemi venait de la griffer et de lui trancher la queue. Endolorie, elle courut sur

la crête de la branche principale au bras tordu qui descendait au tréfonds des taillis, des racines maîtresses et des feuilles mortes ; puis, perdue, elle chercha à remonter à l'aveuglette jusqu'aux étages intermédiaires du monde, à mi-chemin du sol et du ciel, où se trouvait sa place. Mais elle s'était aventurée si loin dans les profondeurs qu'elle s'égara. Elle plongea un peu trop dans l'hiver, bientôt ralentie par du bois sec, épineux et le désert marron-gris de la bruyère. Derrière son cul, lourd, lent et régulier, l'ennemi approchait.

Peut-être que le semblable aurait pu surgir à l'improviste. L'autre animal aurait su la sauver, défier l'ennemi immense, le monstre de nuit, le néant aux yeux noirs. L'amant l'aurait enveloppée comme il l'avait déjà fait. Il l'aurait comprise et protégée, il l'aurait enrobée de vie jusqu'à ce que la vie au fond d'elle retrouve la paix. Mais il n'existait aucun havre absolu en ce monde, et le semblable avait disparu. Elle n'était la reine de personne. Après avoir erré tremblante d'impasse en impasse, le ventre alourdi par sa future progéniture et par la nourriture, hagarde et affaiblie, sifflant dans le vide, espérant que l'arbre l'entende et que le ciel la voie, elle hésita une dernière fois. Un pas en arrière, une patte vers l'avant. Elle émit une longue plainte inutile. Elle supplia la grâce de la nature, pria la puissance de l'ennemi de lui accorder encore un peu de vie. Tout son corps se révolta contre la nécessité de l'anéantissement, contre la perspective de n'être bientôt plus que de la viande.

Comme toujours, la peur afflua en elle. La peur l'éveilla, fit battre les cils, redressa le poil, repoussa désespérée la sensation de la douleur et du vide. En dernier recours, elle battit en retraite intérieure, se roula en boule au creux de son propre pelage ventral. Elle se blottit contre un semblant d'âme dans le corps condamné et chercha l'indestructibilité. Elle espéra échapper au monde en rentrant en elle-même ; mais l'heure était venue. Avant que la griffe ne lui ouvre le dos, il lui restait

l'illusion de pouvoir être à la fois mangeur et mangé — puis elle ne fut plus que la proie, rejetée hors de son émerveillement dans la réalité de sa condition de victime.

Il n'y avait pas de justice.

D'abord elle résista et défendit pied à pied ce qu'il lui restait de corps à mesure que l'ennemi en arrachait de pleines parties, disloquant les membres inférieurs de son organisme. Hélas, elle sentit le sang lui manquer. Alcoolisée par le désir de survivre, la révolte, la rage, elle dessoula vite de dépit et de douleur. À court de veines et d'artères, anémiée elle tomba dans le vertige, glissa de la branche du monde et demeura suspendue au-dessus du vide : elle ne tenait que par la gueule qui la tenaillait assassine entre ses rangées de dents saillantes comme autant de roches acérées.

Son bassin se fractura, elle se désarticula. La lutte finale ne dura pas longtemps mais, comme si sa perception avant d'être détruite se trouvait ralentie et affinée par la destruction imminente, elle retint et découvrit en elle-même les moindres détails de la scène : l'odeur mêlée de son propre sang, qui lui devenait étranger, et du tanin nocturne des arbres qui assistaient indifférents à son supplice, les formes et les taches de couleur baveuses, lentes, acides, allongées, qui picotaient le fond de ses yeux exorbités, qui lui permirent de détailler avec impartialité le tableau final de sa vie, juste avant que le tout ne parte au néant. Elle retenait avec plus de vivacité que jamais son monde de sensations, d'images et de bruits, quand l'autre animal ouvrit la gueule afin de l'y engouffrer et de la réduire à une masse négligeable de matière et d'énergie. Prise d'une convulsion incongrue, elle couina et gigota, glissa de guingois entre deux canines, sans espoir de se dégager de l'emprise tyrannique de son destructeur avec qui elle s'apprêtait à ne faire qu'un. Sa fine cage thoracique rompit sous la pression de la mâchoire impitoyable où s'enfouissait peu à peu sa tête tremblante. Elle abandonna l'air frais de la forêt où elle était née pour pénétrer

tout entière dans l'haleine fétide qui annonçait sa corrosion par les suc digestifs du prédateur. Au tout dernier moment, soulagée de n'avoir plus à lutter, elle cessa de s'agiter. Avant d'expirer, presque impavide, elle émit un léger son chuintant qui s'échappa par la flûte de ses poumons broyés.

C'était le soupir de la créature épuisée, parvenue au terme de la journée, après avoir lutté avec l'angoisse du matin au soir, qui voit arriver le réconfort et la délivrance temporaire de la nuit, sans même penser au jour qui suit.



*La mammifère devient une femme,  
elle est bleue*

*L'ennemi devient un homme,  
il est rouge*



Chapitre 4  
FRONT HAUT

*Quelque part en Europe, – 39000*

*Ils n'ont pas la même tête que nous.*



Toujours poursuivie, c'est une vilaine petite silhouette qui va sur ses deux pattes et qui se souvient avoir été animale : la voilà maintenant différente, puisque c'est moi. Les hanches larges, maladroite, je suis lourde et pleine, prête à dégorger une bête ou un dieu, je n'en sais rien, j'ai reçu la vie mais je ne l'ai encore jamais donnée, c'est la première fois, j'aimerais avant de mourir faire naître. Mais je suis trop lourde, je le sais : mère, aide-moi à devenir mère — malheureusement mère tu n'es pas là, ni personne d'autre.

Je me suis réveillée, pourtant je n'avais pas dormi. De jour en jour j'ai continué à errer. Qui va encore avec moi ? Je suis la seule à être seule, je suis chassée et je m'efforce de me regarder comme la bête me voit, ainsi qu'une petite proie laide et décharnée, pour parvenir à lui échapper une nouvelle fois. Dès que j'entends rouler la roche crayeuse et les lapilli le long de la pente enneigée, dès que le silence se tait, dès que je reconnais le bruit de la respiration qui siffle, qui feule, qui frémit, de ce qui sans cesse me poursuit, je sais que c'est après moi. Par pitié, laisse-moi vivre. Je réfléchis : mets-toi à la place de ce qui veut te manger.

Personne ne sauvera ce qui dit moi.

Mon cœur désire s'arrêter, mais il bat. Moi vivante, je n'ai pas cessé d'avoir peur. Ma tête espère s'éteindre, hélas elle enflamme une lumière froide dans mon corps et ne le chauffe jamais. Il ne peut plus dormir et lorsqu'il manque de repos il ne sait pas ce qu'il manque. J'essaie de ne pas me souvenir avoir mangé un jour, pour que la faim ne me soit pas plus difficile à supporter que d'avoir à respirer. Misère, la bouche négligée ne reste pas sèche très longtemps, et la salive avide se souvient pour moi : l'ennemi a faim aussi. Fatiguée d'être fatiguée, j'ai oublié la forme des plaines, à force de montagnes, et l'odeur de la viande, à force de la mienne.

Des figures et des signes de l'autre côté de mes yeux, à l'arrière de ma tête, me hachent la voix intérieure, rendent ma vision confuse, brouillent ce que j'entends et interrompent ce que je touche : ce que je sens du monde est plus clair pour l'animal ennemi que pour moi.

J'aimerais être moins que moi, il me semble que je vivrais plus et mieux.

À l'angoisse de la nuit succède l'inquiétude du jour. Le ventre à lui seul pèse autant que tout le reste de mon corps. Abrutie par la lumière aveugle, je laisse mes pieds noués dans du cuir lacéré, la peau dure creusée par les brûlures, suivre la neige de plus en plus blanche qui monte à la tête de la montagne, et je boîte après chaque pas, je trébuche tous les dix pieds, dix pas, je tombe quand je ne sais plus compter. Une fois parvenue au bout de mon souffle, je le cherche en furetant comme fait le fils du daim dans l'air du matin gris. Mais l'air résiste à ma bouche et à mon nez comme au visage de l'animal malheureux qui voudrait boire, et qui trouve le lac glacé. Même les étoiles ont gelé. Par-dessus mes épaules le ciel est si froid qu'il fige le crissement des cailloux, qui glissent sous les pattes de la bête ennemie : elle feule, frémit, elle feint le bruit du faux frère, elle fait semblant, elle attend, elle veut me manger le foie, le ventre, elle espère se nourrir de moi, et son souffle chasse le battement du cœur affolé au fond de mon oreille.

Tordant le cou tel l'enfant qui réclame l'attention de sa mère absente, je tourne la tête qui me pèse, et qui hoche aussi frêle que le fruit à coque sous la branche du printemps, mon crâne mal cuirassé de peau penche, vacille et voudrait dévaler la pente droite et blanche du dur chemin auquel je suis condamnée, toujours dans le sens de la peine qui monte, alors que l'espoir en moi dégringole. Ici ont disparu les rennes de la vallée et les rêves que je faisais quand j'étais fille de ma mère. Tout le passé travaille dans mon dos mais, plutôt que de me pousser vers le haut, il me tire par le cou, il m'alourdit à cause de la nostalgie des choses disparues. Invisible, il me retient et je dois lui résister pour grimper cul par-dessus tête la cime des sommets, le plus loin possible de la chose ennemie qui poursuit celle qui s'appelle moi.

S'il ne naît pas, l'enfant de la mère que jamais je ne serai ne me plaindra pas. Il ne versera pas une larme pour celle qui doit escalader, dernière de son genre et dernière de son espèce, la montagne où le monde finit. Personne ne se souviendra de moi, de la femme qui vivait sur mes jambes courtes et endurantes, hélas trop arquées, et de la chose que j'étais autour d'un ventre rond. Désespérément je cherche l'entrée de la sortie, après que tout a été perdu ; mais tout est à ce point perdu que je ne peux pas me rappeler quoi.

Pourtant je n'ai pas toujours vécu ainsi, à demi nue et affamée ; hier, ils étaient noirs, fiers, nombreux, le sang sèche sur mon cou en lieu et place des cheveux qui m'ont été arrachés par la griffe recourbée et pointue, et je vais les mains vides, calleuses, épuisées, qui ne peuvent ni prendre ni lâcher, à cause des phalanges coupées. Les souvenirs sont à ma tête comme les parties manquantes de mes mains. J'essaie de me souvenir de l'arme, de la pierre souveraine où l'image était gravée régulièrement de ce qui frappe, tranche, défie et tue l'ennemi, mais la pierre n'apparaît plus devant mes yeux, seulement derrière, à l'endroit du crâne où les formes des idées naissent sans mourir,

mais n'existent pas en réalité. Je me souviens aussi de la longue branche ferme, entaillée à l'extrémité où la pointe avait été liée par le lien de cuir comme l'homme à la femme qu'il aime : elle m'apparaît là où les formes, derrière les yeux, sont parfaites mais n'ont pas de corps ; aujourd'hui, je me présente désarmée, je ne chasse plus, je suis chassée et je n'ai rien de mien.

Il faudrait que je chante mon malheur et que je danse ma peine, mais on a cessé de m'écouter, puis de m'entendre, et il n'y a plus d'yeux dirigés contre ma peau grêle : d'abord les miens, ensuite les hommes, les animaux qui vont à quatre pattes, enfin les arbres précoces et les tardifs, les fleurs du miel et les fruits du jus sucré, le printemps et l'été, tout s'en est allé, il n'est resté que pierres plates, rochers, quartz, et pierres encore, et la montagne noire sous la neige blanche, tous sourds à la femme de plainte, étrangers à la femme de pleurs, hostiles à celle qui réclame — au vide on ne demande rien.

Pourtant je n'ai pas cessé de soupire depuis que l'ascension a commencé et, en m'éloignant du monde d'hier dans l'espoir de donner naissance, je ne soupire pas pour qu'on m'entende dire moi, mais parce qu'à l'intérieur de ma poitrine l'air ne supporte plus de demeurer enfermé : il me fuit. Je suis une cage à demi ouverte, j'aimerais que l'esprit sorte aussi, mais je me trouve encagée dans le corps qui s'entrebâille de partout, un corps lourd de maigreur, dont le peu de poids me pèse, et je tourne le dos à ce que le vent me siffle de périlleux : les cailloux qui roulent et annoncent au fond de l'anfractuosité que l'autre est encore après moi, il part et puis revient toujours en assassin.

Hélas, je suis jeune et je ne sais pas à qui supplier un peu de sympathie au fond de la grotte qui m'abrite au soir tombé. Quand une voix parle, qui résonne chaque fois que je soupire, elle soupire avec moi, la montagne répète, elle parle de concert mais ne répond pas à ma voix, car elle n'a jamais mal dans la pierre comme j'ai mal dans la chair.

Mes aïeux, je voudrais exprimer et sortir de ma gorge, des

poumons qui brûlent de feu froid, dans la grotte phtisique de ma poitrine, le mal qui est le mien, le souffle de ma souffrance — mais depuis longtemps je n'ai pas partagé de semblable à semblable, même le mot le plus simple qui s'échappe de ma bouche pour supplier un dieu, il ne sort qu'à moitié de mon gosier épuisé de prier faute de mieux, et il me semble que c'est l'enfant, dans le corps de la femme, qui parle plus clairement que la mère la langue de demain, mais qu'on n'entend pas encore, et je pose la main à plat au-dessus de mon ombilic, je m'efforce de procurer à la progéniture la paix, le calme, la douceur. Ce que l'enfant est à la mère, la mère l'est à la grotte, et même s'il ne faut pas que j'endorme ma conscience, je rêve que la grotte calcaire me tient dans le creux de sa main aussi. J'aimerais être comprise, je ne comprends plus rien.

Le jour m'épuise, la nuit m'ankylose.

Avant que le fourmillement qui remonte le long du bras ne me transforme à mon tour en pierre, je relève mon corps en carence, et l'enfant qui niche dedans. Qu'il est lourd, méchante chiure de ma chair ! Il n'a pas fait la demande d'être et de naître, pauvre chose auprès de laquelle je fais excuse de ma pénitence. Au hasard des heures, l'image derrière les yeux des jours d'enfance me revient, dans la maison installée entre les hautes perches de bois où j'ai grandi. Nouées avec les tendons que renforcent les nerfs du gibier, les omoplates de la bête me protégeaient du ciel, avant de tomber, puis les arbres verts et vivaces de la forêt, puis le ciel nu, la neige qui voltige, et puis plus rien : les miens ont disparu, le borgne, le bègue, l'estropié, la mère et le père mangés, et le semblable aussi, qui était entré en moi à la tombée de la nuit ; il y a introduit l'enfant, après quoi il m'a perdue.

Me voilà acculée dans une fissure effilée de la roche, une brèche granuleuse à l'abri des vents givrés violents.

Parce que je cède épuisée à la nuit intérieure, les yeux me referment, j'entends les cailloux granitiques et les lapilli rouler

le long de la pente à pic, et je devrais sursauter, sans avoir la force nécessaire pour le faire : je demeure immobile. Après les cailloux, après les lapilli, ce sont les os qui cliquettent, et le vent qui devient de la voix.

Il n'y a pas un ennemi, il y en a deux, il y en a trois, ils sont aussi nombreux que mes doigts, y compris ceux qui sont coupés, ils sont encore plus nombreux... D'abord je crois avoir retrouvé les miens, ma famille, et je crie — mais je reste seule dans le silence.

C'est une compagnie d'hommes qui m'a chassée, débusquée dans mon antre et qui me dévisage le ventre. Ils se tiennent debout à l'entrée de la crevasse des basaltes et des spilites, appuyés sur des jambes et quelques bâtons sculptés, tous enveloppés dans la peau tannée des animaux qu'ils ont tués, ils n'ont pas l'habitude du froid qui se déchaîne. Ils ont marché la bouche fermée, méfiants, les armes lourdes à la main, et ils ont marqué une pause dans la tempête, à l'entrée de l'anfractuosité où je gis en lamentations.

Plus grands que moi, plus droits, la peau sombre, ils dominant. Quand ils soufflent, sifflent, ouvrent la bouche, je me sens comme l'enfant qui pleure — ils sont les parents.

Le plus jeune me regarde. Il a le front haut. Pauvre que je suis, maigre et pourtant large, je ne sais pas aller, sauter, marcher droit et dominer comme ils font. Pourtant lui, l'homme jeune et fort, s'accroupit devant moi, et il me tend la main, habile, franche, épaisse et fine à la fois.

Sa tête n'est pas comme la mienne ; s'il est beau, je ne le suis pas.

Ceux-là ne sont pas identiques à moi, mais pas différents non plus. Plus j'ose regarder le visage de Front Haut, plus et mieux je me souviens du mien, combien il est laid, comme l'animal qui marche à quatre pattes devant celui qui se déplace sur deux jambes. En cercle presque aussi parfait que là où naissent les formes, les hommes savent disposer devant leurs yeux ce

qu'ils ont derrière la tête, et ils entourent la femme nue qui gémit la plainte répétitive de celle qui a faim, qui a froid, qui est fatiguée et blessée, qu'emande leur aide, les hommes plus nombreux que je ne peux compter me contemplent, et l'un pousse du bout de son long bâton de pin sous mon menton, pour me montrer : ils échangent mot contre mot dans le vent glacé, ils sifflent du souffle qui signifie, et je guette les expressions de leurs petites têtes dures, rondes et brillantes, à la peau aussi noire qu'à la mort du feu, dont vont et viennent méfiants les yeux gris comme les perles incrustées dans leurs cheveux épais, tirés vers l'arrière, qui descendent en cascade jusqu'à la fourrure luxuriante d'où pendent les os d'animaux aux formes régulières d'idées sculptées. Leurs choses caquettent, la claie et la treille de bois bruissent contre les anneaux et les nœuds qu'ils portent aux hanches et qui chantent leur science ; moi je suis sèche, brûlée par le feu, par le froid, pâle et noircie comme le charbon, entaillée, purulente là où est l'oreille que j'ai perdue, des doigts en moins, j'aimerais rendre la parole qu'il me manque, où est-elle partie ?, il ne me reste qu'à pleurer comme une femme.

Je m'humilie.

L'homme qui porte le front haut et les tibias de bêtes tuées qui s'entrechoquent dès qu'il bouge, parce qu'il n'a pas peur d'être présent, il ne s'excuse pas, il reste droit, il attend la violence sans dire hélas ; ce n'est pas comme moi. Quand il s'arrête, il m'observe, appuyé sur un genou couvert de peau tannée et de cordes entremêlées de nombreux savoirs, dans la neige qui lui cède en chuintant, et il me sourit en me comparant par le regard à un animal effrayé. L'homme tient délicatement mon menton entre deux doigts, il hésite à le caresser, caresse-le ! voudrais-je l'encourager, et descends entre ce qu'il reste de mes seins pour poser ta main immense et soyeuse sur le ventre malade, le ventre foutu. Il me parle, il comprend que je ne comprends pas, mais garde la paume contre la peau

tendue de mon abdomen prêt à craquer, et je pleure, car je suis si seule.

Il me retient par le cou, lent et doux, et pour la première fois depuis que je peux me souvenir, je m'abandonne, quelqu'un m'endort.

Rien ne dure très longtemps, la douceur non plus, mais il en reste un souvenir plus profond quand elle est perdue, et un regret plus grand ; il faut se relever, repartir et marcher, lorsque Front Haut m'a soulevée du sol, puis enveloppée dans une peau de biche faite cuir, je tremble de froid et d'envie de fuir. J'ai eu honte de ma saleté. Il ne m'a plus touchée et m'a poussée entre les reins pour que j'avance sur le sentier invisible qui s'enfonçait dans la glace lisse, translucide et piquante, puis il m'a tendu par-dessus l'épaule un peu de neige fondue afin de me laver le visage. J'avais la peau attaquée, abîmée de celle qui ne connaît que la difficulté, le vent du froid et le froid du vent, et les griffes féroces, les morsures, la blessure ou la fièvre. J'ai posé un pied devant l'autre en chancelant. Quand je n'ai plus rien dû combattre, j'ai exhalé mon souffle, je me suis effondrée inconsciente. À peine ai-je connu le réconfort que j'étais évanouie, de travers par terre, trop faible pour poursuivre la marche.

Après mon réveil, bien que j'aie cru la montagne sans fin, la neige meuble sous nos pieds a repris forme de plaine au sommet. De part et d'autre de la blancheur, deux pointes jumelles dominaient dans le ciel. Ainsi que le creux entre les seins de la femme bien portante, ou le creux de la nuque entre le crâne et les omoplates de l'homme qui dort, le col de la chaîne des montagnes permettait de voir à la fois aujourd'hui et hier, devant et derrière. Front Haut a frôlé ma taille pour me faire pivoter. Le bras droit sur mon gauche, il m'a appris à me tourner, à me retourner, à voir ce qui se trouvait dans mon dos passer devant mes yeux, et j'ai ri jusqu'à ce que je ne sache plus ni qui, ni où, ni quoi... Sur le point de tomber vertigineuse de

joie, il m'a rattrapée et m'a assise avec soin sur un monticule de neige bien tassée ; il me protégeait.

Quand je ris, on devine que je n'ai presque plus de dents, et je me cache la bouche avec le dos de la main, qui ne possède plus tant de doigts que cela.

Souvent Front Haut glissait deux doigts fins et épais à la fois entre mes lèvres gercées, scarifiées et mon absence de menton, puis ouvrait grand ma bouche, inspectait mes gencives, il écartait les paupières de mes yeux, et je riais encore. Il me souriait parce qu'il savait que j'aimais sentir sa main immense, calme et chaude, contre ma nuque velue et râpée par la froidure, gémir et ne plus résister à rien. Puis il était temps de rouler comme une pierre ronde le long du chemin interminable. Il me parlait. Moins vite, aurais-je voulu lui répondre, mais il parlait sans que j'en tire connaissance, et j'imaginai dans son âme et son esprit d'étranger qu'il savait ce qui a été et qu'il savait ce qui sera, la lune et la nuit, le jour et le soleil, montagne et vallée, ce qui est en haut et ce qui est en bas, j'avais l'image qu'il dominait, plus parfait que le monde, qu'il allait sans crainte sur la crête où les vents soufflent le contraire, s'affrontent et où, en flageolant comme font les feuilles bien lobées des arbres d'été, nous penchions d'arrière en avant, d'avant en arrière, au gré des bourrasques enneigées ; nous allions non pas au sommet du monde où trône le ciel, mais dans la gorge où le monde parle, sur le col où l'homme se tient à sa place, plus haut que terre et plus bas que ciel, à l'endroit depuis lequel on voit la plaine du jour qui n'est plus et la plaine du jour qui n'est pas encore. Voilà ce que j'aimais entendre sans comprendre dans la voix grave couverte par le bruit des rafales moqueuses, dans la bouche de l'homme qui maîtrisait tout et qui fixait pour moi à travers l'air changeant, âpre et impitoyable, la direction, le sens, le but, la fin de notre marche. Avec lui la confiance se tenait droite. Après m'avoir montré le pays, il m'avait chauffée, nourrie de viande sèche et salée, il avait soigné mes dents

cariées branlantes, de brûlante il m'avait rendue tiède, pacifique et paisible. Jamais il n'a cessé de me parler la langue qui n'était pas la mienne, sérieux et souriant à la fois, Front Haut à la peau sombre qui n'avait pas l'habitude d'un froid aussi sévère, qui ne quittait pas son cuir et sa fourrure, les joues rouges, irritées, frappées et transies par le vent, moi je l'aimais.

Il n'a pas voulu apprendre ma langue, car j'étais seule à en faire parole. L'homme vivait avec ses semblables, qui étaient dix et plus encore, plus que je ne saurais compter, en échangeant soir et matin de la bonne parole, qui était à la mienne comme la main est au doigt : pour un mot de moi, il en possédait cinq articulés, grâce auxquels il pouvait non seulement pointer la chose, mais la prendre, l'appréhender, la déplacer, la transformer. Ainsi, toutes les fois où Front Haut me tenait entre les mains, à la nuit tombée et à distance respectueuse du feu nourri, afin de me couvrir de sommeil, à l'abri des vents opposés, je me sentais semblable à cette dame d'argile sculptée qu'il frotte jusqu'à la rendre douce, plus douce que la peau d'un enfant, et qui se balance suspendue à sa ceinture, comme la mère de sa mère, entre le collier de dents d'un vieil ennemi et l'os troué d'où parfois il impose son souffle à l'air, le souffle du chant de ses doigts, quand il dit au revoir au jour, chaque soir, et bonne journée au matin. Il fait science de l'harmonie du vent.

Mais sur le col du monde, où se trouve la juste place de l'homme, personne ne tient en équilibre longtemps. Après plus de journées que j'en peux compter, les semblables et compagnons de Front Haut ont cessé les discussions entre eux, ils ont commencé à parlementer avec ceux aux yeux de qui ils sont aussi peu visibles que je le suis aux leurs, les êtres supérieurs. Puis ils ont dit aux dieux adieu. Les hommes ont choisi de choir de l'autre côté du monde, qui m'est inconnu, par une passe étroite entre les aiguilles de glace aiguës, et un long, très long chemin tourmenté qui sinue, semblable à un

cheveu qui flotte sur l'eau, qui tourne et retourne au fil des flots, mais au flanc des monts blancs et gris. Voilà le chemin étroit. À chacun de mes pas inscrits dans ceux de Front Haut, la chose en moi pèse un peu plus lourd, et il me semble que l'enfant s'est réveillé, qu'il a vécu, qu'il est devenu un homme dans mon ventre, un homme grand, noir et beau comme Front Haut, qui hoquette et qui remue aussi fort qu'une bête qui m'aurait déjà dévorée si je ne la portais pas à l'intérieur de mes chairs ; j'ai peur.

Après plusieurs nuits et après plusieurs pluies, les hommes qui descendaient alertes et inquiets dans la vallée ont perdu le chemin où marcher. Ceux qui allaient devant eux naguère, devant leurs mères et les mères de leurs mères, étaient morts de faim, de froid, de fatigue, à l'intérieur d'une caverne étroite incrustée de quartz qui luit dans le noir. La gorge de pierre des dieux les avait avalés, avant d'en recracher le crâne et les os sans la peau, ni l'âme ni l'esprit, que les hommes ici et aujourd'hui inspectaient avec le soin et le respect que les hommes doivent aux os des autres hommes. Aussi, ils étaient envahis par l'anxiété que ceux qui précèdent lisent dans les traces des ancêtres qu'ils suivent : vivants, dites-moi, est-ce que les morts allaient tels que vous, exactement tels que vous ? Si oui, ils sont morts ici et vous y mourrez aussi. Vous n'êtes pas meilleurs que les morts.

Front Haut cherche derrière ses yeux une image nouvelle que ceux qui marchent avant lui n'auraient pas vue ni sue, pour passer outre l'impasse de sa connaissance. Il ne dit mot, garde les yeux ouverts et ne voit rien dans la forme du tout, accroupi par la misère en compagnie de ses compagnons, sous l'auvent de la grotte, de stalagmites et de congères de glace, à trois pas de distance de moi, grosse de deux ventres pour une seule femme, que l'impuissance et la servilité ont allongée sur une peau de vieil ennemi, j'attends. Qu'est-ce que je peux ? Je suis de celles qu'on décide et qui ne décident pas, dans la

compagnie de celles qui ne sont pas mes compagnes, les autres femmes emmitouflées et qui n'ont pas l'habitude ni la connaissance du froid, les veines du sang bleui sous leur peau sombre, imagée, empreinte de formes et de couleurs qui approchent la perfection qui n'existe que derrière la tête, tracée sous leurs yeux de biche, sur leurs joues multicolores d'oiseau, elles possèdent toutes la beauté qui ne m'appartient pas. Quelques-unes portent comme moi ceux qui marcheront après nous. Jeunes, nous sommes lourdes. Les vieilles femmes légères parlent avec les hommes, assis en cercle presque parfait, consultent les os des hommes précédents, les os des animaux suivants, et tous chuchotent.

Ainsi sont les hommes, qui voudraient dire : nous mourrons un peu plus loin sur le chemin, et nos enfants encore après, et les enfants de nos enfants toujours plus bas dans la vallée. Mais j'observe avec circonspection les hommes tourner en rond et chercher le but, moi qui vais derrière eux et qui n'ai jamais eu derrière les yeux la forme finale du chemin.

Est-ce que l'homme commence où je finis ?

Après plusieurs nuits et plusieurs pluies, personne n'avait fait mieux que les ancêtres qu'ils suivaient et qui étaient morts. Parfois la falaise qui précède le vide, parfois le mur qui annonce l'immobile arrêtaient nos pas et la nourriture était devenue rare. Les hommes étaient de mauvaise humeur, ils ressemblaient aux nuages noirs avant l'orage. Aux yeux des hommes sombres, j'existais plus que l'animal mais moins qu'eux, et ils ont cessé de nourrir ma petite bouche, même si j'avais deux estomacs. Pourtant, Front Haut qui n'avait pas de femme où mettre son sexe, le seul qui était seul parmi les siens, il a fermé sa gueule à la part de viande séchée et salée qui lui revenait, de graines et de cosses aussi, et il me l'a donnée ; il devenait maigre et faible. Le pauvre attendait impuissant dans l'impasse sous le vent, la neige, la glace et la nuit, afin que moi je reste à la lisière de la vie. Pourtant j'étais inutile

à l'homme, car je n'étais plus qu'un ventre derrière quoi je me cachais.

Au moment où Front Haut s'enfonçait dans la nuit qui vient après la vie, les hommes, ses compagnons et semblables qui avaient observé avec minutie les os des pères de leurs pères, y ont trouvé la forme d'une idée : ils ont brûlé les os, et grâce à la poudre calcinée ils ont fait apparaître, en soufflant et en suivant du bout des doigts les anfractuosités du rocher, un maître renne. Ils ont appelé le renne, ils l'ont suivi au fond de la grotte humide où nous étions condamnés, pour aller en procession derrière la bête invisible, les hommes à bout de forces ont fait basculer un, deux, trois rochers aussi lourds que mon ventre : une passe serrée comme le sexe de la femme est apparue. Dans le couloir étroit semblable à la glotte de l'ennemi vaincu jusqu'au trou de son cul quand le chasseur y enfonce le doigt avant de le retourner et de l'écorcher, dans l'obscurité nous sommes descendus, les femmes après les hommes, et moi après les femmes.

Nous avons marché dix pas, et la nuit devant nous est passée derrière nous ; dix fois nous avons marché dix pas, jusqu'à ce que je ne sache plus compter, et plus de fois que je ne saurais compter, nous avons marché plus de fois que je ne sais compter, et toujours la nuit devant nous passait derrière nous, et jamais la lumière que nous avions abandonnée dans notre dos ne ressurgissait devant nos yeux. J'avais peur de la nuit qui suit le jour et que le jour ne suit pas, je tremblais et je me plaignais à la manière de l'animal qui s'humilie : Silence ! m'a frappée du poing un homme, et Front Haut affaibli a retenu sa main pour m'épargner, et Front Haut a craché et Front Haut, pendant que je pleurais, a fait naître le feu dans la nuit, c'était un petit feu, un feu qui ne dure que dix fois dix pas, mais à la lueur du feu Front Haut a souri, il m'a laissée passer devant lui, et la main rose, chaude, calme posée contre ma nuque, puis entre mes reins, il m'a aidée à marcher, en brandissant le flambeau

par-dessus mon épaule, pour que je distingue la route de la lumière entre les ténèbres, il me semble alors que très fugitivement, bien que la torche n'éclaire qu'à trois pas tout autour de moi, j'ai découvert que toute l'obscurité du monde luisait, que le noir brillait aussi fort que l'astre maternel dans le ciel, et j'ai compris qu'il y aurait une fin au terme du chemin, la tête enivrée par la lumière, j'ai vu qu'une fois que tout serait fini, l'oubli se souviendrait, le vide serait plein, le noir clair comme une étoile, et la mort vivante.

Front Haut a dit une vérité parfaite que je n'ai pas su entendre, puis il a soufflé sur la lumière, tout s'est éteint, et j'ai continué d'aller, clopin-clopant, le ventre gonflé, l'enfant jouait dedans.

Il n'a pas plu, il n'a pas neigé, le jour a cessé de succéder à la nuit, l'ombre restait tapie dans l'ombre, et lorsque le début s'est trouvé plus loin du souvenir qu'il ne l'était de l'oubli, la fin promise par la vérité a surgi : parmi les hommes épuisés cliquetaient de joie, comme les oiseaux qui se frottent les plumes au matin, leurs os taillés et leurs anneaux gravés, les dents de l'ours gris et du chien noir, le bois des cerfs suspendu au poignet, au cou et à la ceinture, des hommes dont le cri est devenu deux, et les deux un seul long cri allègre, il est sorti des poumons de la gorge libérée une rivière de formes qui montait, descendait, qui allait et venait et qui chantait comme chante l'oiseau du matin heureux. Oh, j'aurais aimé harmoniser à la manière élégante et forte des hommes qui dominant, mais aussi bien demander aux cailloux de couler comme de l'eau, à quatre pattes d'en être deux, aux oiseaux aux ailes déployées de vivre sous les eaux, et à ceux qui nagent de voler : le bruit de ma voix était à la leur ce que l'étranger est au semblable, et je me suis tue.

Depuis que les hommes et moi avons tourné le dos à nos yeux dirigés vers la montagne blanche, froide, souveraine des cieux, je ne trouve plus trace de l'image parfaite derrière ma

tête des aïeux de mes aïeux. Je ne garde de ceux qui furent identiques à mon identité aucune autre empreinte que les deux fois trois sillons du silex tranchant inscrits sur mes pommettes, lorsque Front Haut les frôle sans caresse afin de me peindre la face avec le bleu d'une pierre d'azur. Pour me souvenir de mes semblables, qu'est-ce qui me reste ? Une trace d'absence qui me démange la tête, les deux phalanges en défaut au petit doigt, l'enfance dans le ventre et voilà tout. Ce que nous faisons, les miens et moi, ne me revient pas. Tout avait un sens, mais je l'ai perdu ; et ce qu'ils font eux, les hommes, possède un sens que je ne peux jamais attraper à pleine main, car je ne sais pas où leurs pas assurés les mènent, ce que le geste du dominant vise au-delà de sa domination, et où conduiront les paroles de ceux qui portent les dents d'ours à la ceinture et des femmes bleuies par le froid qui les suivent. Seulement lorsqu'il se dirige vers moi, je connais le but des mouvements de Front Haut : c'est moi et mon enfant gros comme tout ce qui vient.

À l'entrée de la vallée qui verdoie, qui jaunit aussi, Front Haut m'a sortie du sommeil. Ragaillard, il avait le torse large, les mains épaisses et fines à la fois, rouges de l'ocre pilé par les vieilles femmes qui maîtrisent les hommes qui maîtrisent les jeunes femmes. Ils partaient chasser le remerciement des dieux dont les hommes sont tous les animaux.

Au cœur de son poing, Front Haut portait un deuxième bras de bois.

La main taillée dans sa main de chair tenait la lance fine et forte de bois hivernal, dont la pointe de pierre affinée avait été chauffée par le feu. Quant à ses compagnons, ils brandissaient des épieux en bois solide de sapin, des pierres de frappe rondes comme une idée, suspendues à quelques cordelettes tressées et de longs couteaux qui franchissent la peau. En silence en suivant le soleil rose des heures les plus fraîches du jour, hommes et femmes ont traversé la plaine dont le vêtement de neige a été troué çà et là de taillis nombreux, de buissons

épineux, jusqu'au pied de la forêt où les proies vivent. Dans la clairière, Front Haut a offert son genou au sol humide et désigné le dessin d'un cerf dans les hautes herbes cuites par le froid : un mâle dont un autre chasseur maquillé d'ocre se souvient, respire, goûte et reconnaît les urines âcres, le long des racines squelettiques de l'arbre cendré, avant de casser les branchages et les piquants du bois qui porte des chardons, à hauteur d'un grand homme assis sur les épaules d'un grand homme. Enfin les fougères couchées ont indiqué à Front Haut que le cerf s'était allongé, et qu'il dormait souvent ici ; il restait à l'attendre sans être trahi par le vent, en réclamant la discrétion des dieux.

Je ne connais pas leurs dieux, je ne les vois pas.

Il existe un cercle qui n'est visible qu'à ceux qui se tiennent au-dedans et dans lequel je ne suis pas invitée, car je ne pouvais pas regarder ni toucher le cercle tant que je ne l'avais pas pénétré. C'était le cercle de leurs dieux. Du début à la fin de la journée de la chasse que j'endure assise sur un rocher moussu à moitié enterré dans la terre molle, mal assortie à la harde des hommes, je sens le flux et le reflux de la nausée de ma progéniture, la main aux phalanges qui manquent reste posée sur le ventre qui craque comme l'outre trop pleine, et que le froid fait éclater veine après veine, envieuse de la nourriture et pourtant dégoûtée, je regardais incapable les hommes qui ont la capacité allongés, assis et debout de s'entretenir en prière avec leurs dieux. Enfin, un compagnon de Front Haut, orné de la riche parure d'un oiseau, se couche ainsi qu'un homme mort, les jambes repliées sous les cuisses, le premier bras étendu le long de son flanc, l'autre main posée contre l'épaule opposée, bouche ouverte. Il appelle le cerf. Et le grand cerf apparaît en compagnie de sa méfiance. Haut comme plus d'hommes que je ne peux compter, et éclairé par le soleil qui hurle qu'il est brillant, entré dans le cercle de la clairière, il brame la mort.

Quel cerf monstrueux est-ce donc là ? ai-je tremblé.

Mais le bras du bras de Front Haut surgit, et du bras de chair sort le bras de bois. L'homme projette son arme d'os, de bois et de pierre taillée, il la lance aussi loin que le regard, comme si en jetant un œil au dieu, il pouvait l'atteindre et le transpercer, d'abord aux côtes, puis au cou et enfin à la tête. Le dieu animal s'effondre, ses quatre pattes tremblent, faillissent, le voilà à genoux, il brame, il est à terre, il gît, il vit encore. Même ma peur a été achevée, vaincue. Écartant les doigts à demi coupés dont j'avais recouvert mes yeux béats, j'entends les hommes faire usage du cri et de la parole, en cercle autour de la bête du dieu à l'agonie, que les hommes lui consacrent leurs mots pour dire merci à la vallée d'avoir mis un terme à la montagne. Ils aiguisent la lame des longs couteaux, ils parlent soulagés, excités du silence de la journée, ils rient, ils posent les mains sur l'animal du dieu, ils lui prodiguent la bonne parole, ils finissent sa vie, ouvrent son ventre. En plaisantant, Front Haut plonge son épaule dans l'épaule du cerf, cherche le muscle et les os, en passant par l'abdomen, le chemin des tripes, puis remonte son poing sous le ventre qui palpite, et tranche net le foie sanguinolent. Il arrache le cœur, qu'il donne en offrande au plus vieux des hommes, qui n'aime pas me regarder, père des pères. Bientôt les femmes autorisées qui m'ignorent rient les mains rouges, roulent la peau en chantant dont le sang coule jusqu'à une panse écartée puis scellée. Et Front Haut dont la bouche scintille de pourpre est heureux. Comme si je n'existais pas, il s'assoit dans l'herbe parmi la boue, face à mon ventre, il parle à l'enfant qui remue en moi, il agite devant lui de la viande, et je sens la progéniture qui bouge comme le cœur du dieu cerf palpitant : bientôt tout ce qui est prisonnier à l'intérieur surgira au grand jour. Je contemple la peau du cerf grand et fier que l'homme domine, la face contre terre : qu'est-ce que je deviendrai, dis-moi, toi le cerf qui savait ? Puis l'enfant réclame de manger et comme s'il agrippait mes poumons des deux mains, il bloque ma respiration, le ventre coupé, je me tiens

ainsi qu'une femme qui fait la femme tête baissée. L'homme ! L'homme ! je dis dans la langue de ma bouche, prisonnière de mon prisonnier : l'homme ! Aide-moi ! Je sens que l'âme lui vient et que la vie sort de moi.

Ensuite le ventre se calme avant la tempête. Il n'est pas encore temps.

Plus les hommes ont avancé dans la vallée du printemps, moins la femme, cette vilaine petite silhouette différente de leur grâce, est parvenue à marcher après eux. Front Haut, qui connaît la bonté, a cassé quelques longues branches vertes mais droites des arbres à fleurs qui offrent un fruit, il leur a donné la douceur d'une peau aussi tendre que la jeunesse à l'aide de sa lame aiguisée. Sans me rendre le regard que je lui proposais pour lui présenter mes excuses d'être deux fois le poids de moi-même, il a noué les cordages en tendons de cerf et la peau de deux lièvres, solide et souple, afin de construire à la femme un second squelette de bois, sur lequel je pouvais m'allonger quand il me traînait derrière lui. Tâchant désespérément de ne pas gémir, de ne pas vomir et de ne pas chier mon intériorité, car la chiure me sortait du cul comme l'eau sort du torrent, je sentais la merde de ceux qui ont mangé de la mort. Mais Front Haut m'a tirée derrière son dos, fort comme il était, à travers la forêt, à travers la clairière, à travers la plaine inconnue qui ne connaît pas de fin. Quand le filet de merde et de sang que j'abandonnais avec ma honte sous mes fesses s'est épaissi. Pour ne pas crier je mangeais ma main, mais ça a senti si fort que les hommes et les femmes ont reniflé ma production et se sont approchés de la chose. Front Haut a parlé. Après quoi une vieille mère grise a répondu, elle qui possédait la puissance de ne plus avoir d'enfant. La vieille lui a donné de la main à la main, en dressant un, deux, trois doigts, quelques feuilles séchées, un tronçon de racine terreuse, du sang de cerf dans l'outre scellée et un sirop d'eau bouillie au fond d'une jarre de terre cuite. À l'écart des autres, l'homme a préparé une pâte

que du bout du premier doigt, après m'avoir ouvert la bouche et relevé les trois dents qu'il me restait, il a introduite sous ma langue, et puis avec la force mais aussi la douceur qu'il m'imposait, il a refermé les vilaines lèvres scarifiées de la femme qui n'est pas tout à fait une femme. Hélas, je n'ai pas osé demander à ses bras de me prendre pour qu'ils me rassurent. Ridiculement assise j'ai attendu qu'il attende, à quelques pas du feu chantant le retour du printemps, il a protégé mes mains amputées entre ses mains puissantes, et puis le goût du sang, de la chose bouillie, et l'amertume ont soulevé le cœur de ma poitrine, qui me rappelait l'organe palpitant du cerf, et j'ai vomi mon cœur, ensuite j'ai regardé l'organe avec intérêt : il était bleu, il battait et en relevant les yeux j'ai aperçu la douleur qui avait disparu du monde.

Enfin j'ai vu les dieux dans la fièvre.

Je n'ai pas été soulagée. Tout d'abord, la souffrance encore logée en moi a gagné en force. Mais après un moment j'ai cessé de voir ce qui est visible. Masquée derrière le voile de mes yeux, semblable à la merde par le cul je me suis extirpée sale et tremblotante de moi-même, écartant le trou de mon cul comme quand on ouvre la bouche pour que résonne la parole, je puais l'odeur des tripes, couverte par ma propre chiure, j'ai passé par l'embrasure de mon cul ma grosse tête et mes épaules étroites, puis l'énorme ventre et les cuisses maigrelettes. Je me suis redressée près du feu, je possédais tous les doigts à la main droite, l'intégralité de mes dents dans la bouche, et je parlais la langue des hommes : Dis-moi, Front Haut, est-ce que tu seras le père de mon enfant ? Et j'ai compris le mot de sa réponse : il a dit oui. Est-ce que tu protégeras ce qui sort de ma chair comme si ça sortait de la tienne, et le fruit de mon espèce comme le fruit de ce à quoi tu appartiens ? Il a dit oui. Oh que j'étais soulagée, la peur m'avait quittée, je vivais dans le cercle visible seulement du dedans où les dieux des hommes apparaissent : ils sont grands, fins, couverts d'une seconde peau

qui n'est pas celle de l'animal, car ils ne tuent personne. Ils ne connaissent ni le mal ni la peine, dans leur ventre et dans leur bouche, derrière leurs yeux et au plus profond de leur tête, ils n'ont pas de mot pour la souffrance. Moi-même je sens que j'oublie ce que c'est, alors je les remercie et je rentre chez moi en passant par la porte de mon sexe, j'ouvre mes grandes lèvres pendantes, j'écarte la voie qui mène à mon ventre chaud et la tête la première je rends visite à mon enfant. Peu à peu, il fait plus froid, il fait noir, et le ventre est vide. Mon petit, me suis-je enquis, où es-tu ? Viens me voir. Mais je ne comprends plus tout à fait les mots qui sortent de ma bouche, et la peur revient lentement, la confusion aussi, les figures et les signes qui entrecourent ce que je vois, ce que j'entends, ce que je sens, devant et derrière mes orbites. Il me vient une envie de rendre, et un filet vert puis jaune s'écoule de mes lèvres épaisses, qui ne sont pas piquetées d'os minuscules comme le sont celles des plus belles femmes, mais scarifiées. Et je porte à la bouche ma main droite, à laquelle manquent des phalanges, je tousse, je m'étouffe, mes yeux identiques au reflet de l'eau immobile me renvoient subitement l'image inversée de mon visage : maigre mais large, ma gueule d'animal prend la forme d'une pointe de flèche, je ne ressemble pas aux hommes, mon front est bas, il pèse contre mes yeux, c'est un surplomb rocheux sur le vide, une barre de peau claire mais velue, disgracieuse. Moi qui suis habituée à voir les hommes, je me découvre telle qu'ils me voient : un monstre, semblable à la hyène tachetée.

La fièvre est terminée et Front Haut me relève, recroquevillée par-dessus mon ventre, hagarde, je me suis endormie sans sommeil, le feu s'est consumé, les hommes veillent, mâchent, me surveillent. Il me semble qu'il ne me reste guère qu'un trou à la place de la face, mais je suis bien celle qui est moi, et quand je murmure : L'homme ! L'homme ! Aide-moi..., ce ne sont pas leurs mots. Rien ni personne ne me regarde, l'homme non plus que les yeux brillants du ciel : il n'y a pas de dieux pour

moi. Dans l'obscurité celui qui gardait les cendres et les braises a bâillé, Front Haut respirait lourdement, à côté de moi, j'ai tendu la main pour chercher la sienne, mais il a grommelé. Je ne sentais plus la sale merde, et un peu de la souffrance avait fui loin de moi avec les heures passées.

Les yeux enfin m'ont refermée, et puis la vieille mère grise s'est approchée et elle a reniflé ma pisse : de l'eau coulait de moi, il pleuvait entre mes cuisses, le ventre a fait gronder l'orage, et à ma grande surprise je me suis tordue de douleur, j'ai hurlé après l'homme, j'ai réveillé Front Haut, je lui ai griffé la peau, je l'ai insulté : c'était l'aurore.

À mesure que le soleil montait, l'enfant descendait.

Front Haut m'avait attachée à la terre et entourée de cailloux blancs. J'étais isolée. Spectateurs tout autour de moi, les hommes assistaient, restaient silencieux quand ils m'observaient, échangeant parfois de voisin à voisin lorsqu'ils se détournent de moi, assis en demi-lune ouverte devant mes jambes écartées maintenues droites, encordées par des nœuds en tendons de cerf. L'homme s'épongeait le visage inondé de sueur et laissait la vieille mère grise se pencher au-dessus de mon sexe pour tirer la chair nouvelle de ma chair ancienne. Moi, je leur attribuais le nom de la fiente des hyènes, je leur découpais le scrotum par la parole et je menaçais d'enfoncer un bâton épineux dans le cul de leurs femmes et le trou de la bite de leurs fils, en parlant la langue des mères de mes mères. J'ai ordonné à Front Haut qui regardait mon sexe mais pas moi de soulager la femme qui était à la peine, et qu'on ouvrait en deux. Mais s'il osait tendre la main vers ma gueule, je lui en arrachais la peau avec les dents. Le malheureux ne disait pas une seule parole, il épongeait le sang et s'accroupissait, supportant le flot nauséabond de chiasserie dans lequel baignaient mes cuisses étiques, entre lesquelles la vieille tâchait à grand-peine de séparer l'enfant de la merde en sifflant, en ruminant et en récitant toujours les mêmes formules. Tais-toi la vieille ! Ferme

ton cul qui me fait la conversation ! Mes larmes qui sont devenues rouges ont interdit à mes yeux de voir, après quoi mes oreilles se sont bouchées comme si je chutais au fin fond de l'eau noire, j'aurais souhaité devenir deux pour me tenir moi-même dans les bras de la consolation — à cet instant je ne désire plus la joie, seulement le terme de la douleur. Mais je n'étais encore qu'une seule femme, jusqu'à ce que Front Haut rugisse victorieux, après avoir appuyé son genou devant le trou écarté, entre mes jambes nouées aux deux bâtons enfoncés dans le sol couvert d'excréments. Il a arraché à mon cri une chose luisante, éclairée par le soleil du matin, qui a crié et qui m'a laissée muette. Puis il a levé au-dessus de sa tête l'enfant encore lié à moi par le cordon. À la lumière de l'aube, j'ai deviné la forme du fils de la femme. Sèche mes larmes ! ai-je glapi dans ma propre langue, car mes poignets étaient encore maintenus au sol, serrés fort par la corde âpre qui m'entaillait la peau. Montre-moi le fils de la femme ! Et j'ai respiré en contemplant mon œuvre tenue à bout de bras sur le fond du ciel bleu comme une idée, après que Front Haut a tranché le cordon d'un coup de lame chauffée dans le feu. À tous les hommes de l'autre côté des cailloux blancs qui m'encerclaient, il a présenté mon enfant, le fils de moi. Mais je ne voyais pas son visage, il me tournait le dos : montre-le-moi maintenant ! J'ai espéré pleurer de joie, j'ai tant voulu être soulagée que j'ai presque cru que la douleur était parvenue à la fin ; peu à peu j'ai compris qu'elle était infinie, parce qu'elle continuait de me déchirer le ventre et le sexe comme auparavant, j'ai rugi et Front Haut s'est retourné, dos au soleil. Je ne distinguais plus que son ombre, et la forme lointaine de mon fils. L'homme s'est penché par-dessus l'épaule de la vieille femme grise qui marmonnait devant mon trou béant, dont elle écartait les peaux comme les pétales de la fleur fanée, les lèvres pendantes du sexe fatigué, mon sale cuir tanné en plein soleil : après l'enfant, il y avait encore un enfant.

Ce que j'ai gueulé hors de ma gueule n'avait aucun sens,

mais tous les hommes accroupis en demi-lune devant moi, à l'écart des petits tas de cailloux de ma prison, l'ont compris et ils s'en souviendront. Ils se sont tus.

Le ciel, la plaine, le monde n'a plus entendu que moi.

Écoutez !

De rage, plus de fois que je ne saurais compter j'ai voulu arracher mes liens, le cuir, les tendons, les cordes qui me retenaient moitié nue, allongée contre le sol rocailleux et poussiéreux, sous un arbre cendré, j'ai montré les dents, j'ai aboyé et je haletais en redressant la gueule afin d'en exposer les trois dents qui me restaient aux hommes silencieux : Front Haut, où es-tu ? Saloperie ! Chiasserie ! Lorsque le second fils a fait son apparition au-dessus de mon cul, j'étais sèche, vide, je n'avais plus rien à donner à personne. Même le souffle m'avait abandonnée, je n'étais qu'une peau retournée. Hirsute, blanche comme l'os, recouverte par la poussière du sol que mes gesticulations et ma furie avaient soulevée, le cul irrité, fiévreux de la merde dans laquelle il avait baigné, j'ai suivi Front Haut des yeux : il lavait les deux fils de l'homme avec le soin méticuleux d'une rivière. Présente à la femme les fruits de son sexe : donne, donne-moi ! L'homme..., ai-je murmuré. Attribue-moi l'œuvre de mon labeur.

Le soleil, calme et blanc, montait à la tête du ciel, et le soleil a été spectateur au milieu de la plaine, sous l'arbre cendré, de ce qui s'est passé quand la femme a réclamé le dû de son don, et le produit de sa douleur. S'il parlait, le soleil dirait : Jamais aucun homme n'a répondu à la femme.

Sans se presser, Front Haut a franchi la ligne de cailloux de la couleur du lait et porté les jumeaux qui hurlaient après l'air, qui pleuraient après leur mère sur le traîneau de cordage et de bois grâce auquel il m'avait traînée de la montagne jusqu'à la vallée qui sent l'herbe fraîche, la terre grasse, la poussière et la cendre. Une fois brisé le cercle des pierres et des hommes silencieux, chacun a empoigné son arme, la hampe, la lance,

l'épieu, la peau roulée, chacun a tiré derrière lui, chacun a poussé devant lui, les hommes et les femmes ont repris leur longue marche à travers la plaine.

L'homme !

Le dernier, Front Haut a tourné son dos à mes yeux harassés et je l'ai appelé, d'abord durement puis avec douceur. Toi qui as le front haut, toi qui connais la femme et la mère de tes fils, regarde-moi ! L'homme ! Je ne pouvais plus me mouvoir. Il a commencé à aller, quittant l'ombre de l'arbre cendré pour entrer dans la lumière des herbes jaunes et vertes, emportant les deux petits, l'intérieur de mon âme et l'intérieur de mon esprit. Parce que le cuir, le tendon, la corde enracinaient dans la terre et la merde sèche mes poignets, mes chevilles, mon corps de travers, épuisée j'ai supplié : Reviens, l'homme ! Je ne savais pas assez de ses mots, juste assez des miens et, clouée à la terre, vidée, encore dégoulinante et dégueulasse, ouverte en deux, j'ai compris qu'il avait oublié de me libérer. Aussi j'ai cessé de briser ma voix contre l'air dur comme de la pierre, essoufflée j'ai souri et j'ai attendu qu'il se tourne : l'homme reviendrait trancher le lien mauvais, soutenir la mère et se lier à la femme qu'il aime.

S'il te plaît !

À dix fois dix pas de moi, j'entendais pleurer mes deux petites choses. Inquiet, Front Haut a tiré de sa ceinture une outre scellée en foie de cerf, il a versé de l'eau claire au creux de sa main puis rafraîchi le visage de mes deux fils, avant de siffler une belle femme à la peau sombre qui marchait parmi les derniers de la harde : elle s'est approchée, elle portait déjà un petit d'homme dans le dos et elle a posé mon premier enfant contre son sein gauche, mon autre enfant contre le sein droit ; non sans peine, Front Haut l'a assise à ma place sur le traîneau qui traverse les monts et les plaines, il a chargé le poids des cordes noueuses et effilochées sur ses épaules dures au mal. Et l'homme a avancé.

Lorsqu'ils sont devenus plus petits que le dernier arbre du pays, à plus de pas que je ne saurais compter, j'ai compris que je ne reverrais ni Front Haut, ni le premier, ni le second de mes deux enfants. Alors j'ai crié assez fort pour que le cri transperce la plaine, plus loin que les rangées d'arbres en fleur, au-delà de la limite marquée par les empilements de cailloux, par-dessus les montagnes et dans la vallée qui suivra, jusqu'à ce qu'ils ne marchent plus que dans mon cri, ils ne pouvaient pas l'ignorer et, dans quelle langue je ne sais pas, j'ai lancé contre lui pire que le meurtre, le mot qui grandit à mesure que je regarde la silhouette ignoble de l'homme qui diminue sous le soleil de midi :

« Maudit ! »

Le ciel est témoin que j'ai hurlé sans museler ma gueule, que j'ai mordu ma langue et que j'ai craché la dernière de mes dents pourries, pour que ma parole le poursuive à ma place :

« L'homme, maudit ! Maudit jusqu'à la fin, et encore maudit après ! Meurs, reviens, souffre et meurs encore. »

Par la colère j'ai déchiré le ciel de ce qui me restait de souffle :

« Souffre ! Souffre ! »

La première, c'est la voix qui m'a abandonnée. Puis l'air s'est fait rare, les poumons faibles, les pleurs secs et les mouvements saccadés, les tremblements immobiles, parce que je demeurais seule et dernière de mon espèce, loin à la traîne de l'homme, inutile et moins que morte, attachée sous le grand arbre cendré. Enfin derrière ma tête, à l'ombre des rochers et de la bruyère, j'ai entendu crisser les cailloux et rouler les lapilli. J'ai écouté le silence crier. Alors le bruit de la respiration qui siffle, qui feule, qui frémit, qui fait le faux frère et que j'avais oubliée après quelques journées en compagnie des hommes, a fait taire le silence à son tour : la bête était là après moi.

Le vieil ennemi revient toujours.



*Le père devient roi,  
il est rouge*

*La mère devient prêtresse,  
elle est bleue*

*Deux fils deviennent deux hommes*



## TRISTAN GARCIA

### Âmes

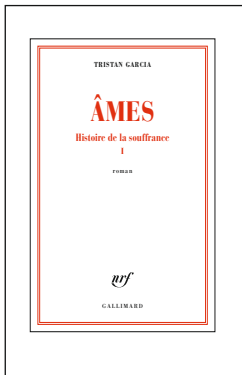
« — J'ai peur de la croix. Il paraît que ce n'est pas très long, mais c'est le dernier moment, il faut le passer, et ça fait mal. J'ai peur d'avoir encore mal. Je n'ai pas le courage, et... S'il y avait quelque chose d'agréable après, mais il n'y a rien... J'ai peur que ça dure, j'ai peur d'avoir la respiration coupée, de sentir une enclume contre mes poumons. J'aimerais être mort. Je ne veux pas attendre. Je ne veux plus vivre maintenant, je voudrais que ça finisse tout de suite, sans avoir à y penser.

— Tu vis. Tu ne mourras jamais. »

À travers les siècles, depuis la toute première étincelle de douleur au sein d'un organisme, quatre âmes se croisent, se battent, se ratent et se retrouvent. Successivement animales et humaines, elles voyagent au néolithique, en Mésopotamie, à travers la Méditerranée à l'âge de bronze, dans la Chine ancienne des Wu, sous l'Empire romain, dans le royaume indien de Samudragupta ou au beau milieu du désert australien. Elles meurent, elles reviennent. Chacune de leurs existences est l'occasion d'un récit, petite partie d'une fresque dont le sens se dévoilera peu à peu : l'épopée des oubliés, le chant des perdants, le grand livre des êtres morts dans l'ombre. Des femmes, des esclaves, des lépreux, des enfants ou des bêtes en sont les héros.

*Âmes* est un projet ambitieux et désespéré de ressusciter tout ce qui a vécu, petit ou grand, rare ou nombreux, misérable ou glorieux. C'est aussi un foisonnant roman d'aventures pour notre époque, un roman multiple, décentré de l'Occident et attentif à tous les êtres. C'est enfin la Légende dorée de notre monde, adressée aux temps futurs.

*Tristan Garcia est né en 1981. Il est l'auteur de quatre romans aux Éditions Gallimard, dont La meilleure part des hommes en 2008, Faber en 2013 et 7 en 2015, qui a reçu le prix du Livre Inter 2016.*



**Âmes**  
**Tristan Garcia**

Cette édition électronique du livre  
*Âmes* de Tristan Garcia  
a été réalisée le 10 décembre 2018 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072798344 - Numéro d'édition : 337354).  
Code Sodis : N98127 - ISBN : 9782072798351.  
Numéro d'édition : 337355.